

Lionel Groulx cet inconnu ?

Benoît Lacroix

Volume 32, numéro 3, décembre 1978

Lionel Groulx, 100^e anniversaire de sa naissance, 1878-1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303713ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303713ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, B. (1978). Lionel Groulx cet inconnu ? *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32(3), 325–346. <https://doi.org/10.7202/303713ar>

LIONEL GROULX CET INCONNU ?*¹

BENOÎT LACROIX
Institut d'études médiévales
Université de Montréal

*À Madame Juliette Lalonde-Rémillard,
nièce-secrétaire de Lionel Groulx
de 1937 au 23 mai 1967.
Gratitude et reconnaissance du « pays ».*

Il s'agit surtout dans ces pages de l'historien-chercheur² qui enseigna l'histoire durant plus de cinquante ans, dont 34 à l'Université de Montréal. À 22 ans, en 1900, il signe ce qu'on pourrait appeler généreusement ses premiers articles d'histoire et le 22 mai 1967 au soir, la veille de sa mort, il a terminé son dernier article, consacré à Pierre de la Gorce, historien français du début du siècle. Nous n'oublierons pas non plus qu'il a entre-temps publié au moins 31 livres, plus de 20 opuscules, des centaines d'articles et encore plus de comptes rendus. On pourrait aussi rappeler les mille et une conférences publiques, autant de discours, autant de sermons, des allocutions en nombre encore impossible à chiffrer. Jusqu'à aujourd'hui, nous avons identifié plus de 960 correspondants de Lionel Groulx ; certains ont reçu de lui jusqu'à 50, 200 lettres. Est-il possible, est-il humainement possible, même si tout le

* Conférence inaugurale prononcée au congrès de l'IHAF, le 12 octobre 1978.

¹ Deux articles sont aussitôt à lire : Juliette LALONDE-RÉMILLARD, « Lionel Groulx intime », dans *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 857-875 ; Madeleine DIONNE, « Notre Chanoine », *ibid.*, 1013-1038. Ajouter les propos rapides mais suggestifs sur le rang des Chenaux de G.-E. GIGUÈRE, *Lionel Groulx, Biographie* (Montréal, éd. Bellarmin, 1978), 23-32 ; le *Lionel Groulx tel qu'en lui-même*, ouvrage de Guy FRÉGAULT, paru chez Leméac en 1978, admirablement bien écrit, nous invite davantage à reconnaître Groulx universitaire, homme de l'action culturelle et historien engagé.

² Sur Lionel Groulx chercheur : le témoignage capital de *Mes Mémoires* (Montréal, Fides) 4 vols ; *Hommage à Lionel Groulx* (Montréal, Leméac, 1978), 179-198, 211 ; « Lionel Groulx, ptre », dans *L'Action Nationale*, 57 (juin 1968) : 831-1115 ; interview sur ruban sonore avec Madame Juliette Lalonde-Rémillard, 12 et 13 janvier 1968. Remerciements à la bibliographe Ghislaine Houle, pour consultation des inédits. Pour références aux premiers articles et à son amour de l'histoire « Pourquoi avoir tant aimé l'histoire ? », dans *L'Action Nationale*, *ibid.*, 925-935.

monde s'en mêle en cette année centenaire, — il est né en 1878 — d'écrire sur lui autre chose que du su et déjà connu ? Peut-être que si nous essayons de deviner, derrière l'œuvre publique, le chercheur plus secret, l'historien quotidien et l'homme des motivations plus ou moins avouées selon les cas, nous nous retrouverons avec une autre manière de le reconnaître.

Celui qui durant sa vie s'est proclamé historien, tout en accomplissant une foule d'autres tâches, est venu à l'histoire plutôt sur le tard et il a amorcé une carrière universitaire de chercheur au moment où il approchait déjà la quarantaine. Nous sommes aux abords des années 20 quand il se lance à toute vitesse dans la recherche proprement dite. Tout de suite, nous nous devons ici d'oublier, au moins l'instant de notre lecture, nos goûts pour l'histoire des mentalités, pour l'histoire quantitative, pour les courbes, les chiffres et les graphiques. Il s'agira plutôt de nous replonger brutalement dans l'euphorie de la rhétorique oratoire de jadis, au temps des mots d'ordre, des blasons, des devises : *Dieu et Patrie ! Je me souviens ! Langue et foi ! Piété, étude, action ! Excelsior ! Fides et scientia ! et caetera*. À l'Académie Émard qu'il fréquente, la devise est *In summis dignitas* ! Chaque collège, chaque académie, chaque couvent a son mot d'ordre, son blason. Lionel Groulx choisit *une croix* comme étendard, *Religion et Patrie* comme devise ; il transcrit lui aussi son serment de fidélité le 13 septembre 1897, offre aussitôt sa vie à la race et à Dieu avec la perspective du gladiateur antique toujours en faction.

Lionel Groulx, devrions-nous le rappeler, est contemporain aussi de Spengler (†1936), de Toynbee (†1975) et de combien d'autres du genre qu'il a pratiqué et dont il fait un éloge admiratif dans ses *Mémoires*. À l'époque, les disciplines historiques sont moins compartimentées que maintenant et le regard ethnologique domine une historiographie masculine au possible. Le quotidien, l'imaginaire, les profondeurs, qui nous occupent aujourd'hui³, n'ont pas encore touché l'historiographie. À nos légendes noires, il préférera toujours ses *légendes dorées*⁴.

³ Avec J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen âge* (Paris, Gallimard, 1978), 335-348.

⁴ Discours au dîner de la *Fondation L.-Groulx*, 3 février 1960. Disque RCA Victor, M8-7498, 33-1/3 t.p.m.

Tel est le premier défi de cette étude : nous dépayser un peu pour mieux le retrouver ; apprendre comment cet historien a conçu, vécu et raconté son métier de chercheur, depuis ses premières ébauches, sans oublier la formation reçue, la formation donnée, la formation souhaitée, ses motivations avouées, inavouées aussi. Autant de questions, autant d'avenues à défricher par ceux qui oseront avec nous s'approcher du géant tout en hésitant.

Tout de suite, et en plus du dépaysement nécessaire, nous sommes confrontés par le mystère de cet homme petit mais fier, né et nommé Lionel Groulx, orphelin de père à six semaines, fils d'un *voyageur*. Cet homme qui deviendra chercheur en bibliothèques et archives, enfermé dans son bureau durant des heures et des heures, professeur d'histoire et missionnaire de son peuple, se sait vite chargé d'un rôle d'éveilleur ; mais il aurait voulu, tour à tour et selon les âges, être journaliste, avocat, politicien, voire femme⁵. Nous ne disons pas qu'il n'a pas été un peu tout cela à ses heures, mais il ne l'a pas été autant qu'il fût historien du Canada. Cet homme qui vit dans un bureau, entouré à la fin de sa vie d'au moins 12 000 volumes, aime les foules, la politique, les films, les sports, la chasse aux canards, la pêche autant qu'un bon repas partagé lentement en décidant du sort de l'humanité. Il adore la campagne pourvu qu'il revienne en ville ; il adore la solitude pourvu qu'elle soit accompagnée d'amis.

Cet homme ajoute au mystère de sa personne, quand il professe le métier d'historien, le fait qu'il persiste à signer ses écrits : *Lionel Groulx prêtre*. Dédoublement complémentaire, dirait la mythologie ancienne, dont il est conscient jusqu'à la fin, puisque son testament⁶ en fait mention non sans nostalgie. Tandis que nous vivons une rupture plutôt maladroite entre croyance reçue et culture vécue, lui, Lionel Groulx, ne veut pas concéder, ne voudrait surtout pas concéder que l'on puisse séparer ce que sa foi unit depuis toujours : « Je suis prêtre parce que nationaliste »⁷, proclame-t-il fièrement encore à 77 ans. Au Père Georges-Henri Lévesque qui,

⁵ « Je voudrais me faire journaliste et journaliste clérical », *Journal intime* (inédit), 21 juillet 1896 ; « Parfois il me prend envie d'être femme », *ibid.*, 1896, p. 28.

⁶ Cf. *Extrait* paru d'abord dans *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 889.

⁷ Cf. *Spicilège*, juin-déc. 1965 (texte inédit). Les *Spicilèges* (Scrapbooks), 102 cahiers jusqu'en 1978, commencés par Madame Juliette Rémillard et du vivant de l'auteur, tentent de suivre selon un ordre chronologique strict tout ce qui a trait à sa vie, à ses travaux et aux témoignages de la presse locale. Une source d'information à ne pas manquer.

déjà en 1935, le harcèle pour que soient bien distinctes, au moins dans ses propos officiels, l'action catholique et l'action politique, il écrit, le 24 novembre de la même année :

Quant à moi, je vous l'avoue, je suis comme un homme qui aurait à redresser l'axe de sa vie. Tant que les deux actions, catholique et nationale, ont paru, à l'esprit de notre peuple, parfaitement imbriquées, compénétrées l'une par l'autre, je n'ai pas ressenti de scrupules à faire ce que j'ai fait. Maintenant que les deux actions évolueront en des cadres dissociés, vous ne pourrez faire qu'en l'esprit de notre peuple, elles n'apparaissent très profondément dissociées. Me donner d'une façon active, en pareille occurrence, à une œuvre d'action nationale au premier chef, me semblerait peu sacerdotal. J'ai beaucoup souffert, depuis vingt ans, de me voir condamné, cloué, à un enseignement en réalité profane. À l'Université, je garde au moins l'excuse du devoir d'état, n'ayant ni sollicité ni choisi cette sorte de ministère.⁸

L'homme, et jusque dans sa vie universitaire *profane* — l'adjectif est de lui —, vit et écrit au Québec-dit-Canada français à une époque où justement la raison religieuse rivalise à temps et à contretemps avec la raison d'état. Pour exalter le passé jusqu'à le survaloriser, disent ses adversaires, la religion lui offre tout ce qu'il veut, avec ses mystères, son goût du dépassement et son habitude millénaire de toujours proposer un idéal qui devance les réalités vécues. La manière dont il parle de la Providence risque parfois la manipulation de l'inconnu en faveur d'une hypothèse qui mériterait plus de consistance factuelle.

Ajoutons à ce mystère avoué d'une œuvre qui baigne dans le spirituel et la transcendance, Lionel Groulx lui-même. Homme secret, timide, volontiers cachottier, multipliant les pseudonymes⁹ — il en a au moins sept, — rangé, irascible à ses heures, volontaire, ne pleurant jamais mais souvent ému, capable d'être dur dans ses propos mais soucieux de ne pas heurter les personnes, s'inquiétant

⁸ *Lettre autographe*. Nos remerciements au P. G.-H. Lévesque de nous avoir permis de consulter le dossier de sa correspondance avec Lionel Groulx et le texte dactylographié de la Conférence qu'il a prononcée à ce propos devant la Société historique du Canada, le 3 juin 1976, à l'occasion du Ve Congrès annuel tenu à l'Université Laval de Québec.

⁹ Voir *Lionel Groulx* (Montréal, Fides, s.d.), 27, en ajoutant : Nicolas Tillemont (d'après *Mes Mémoires*, II : 81, confirmé aux pages 139, 143 et 304).

jusqu'au scrupule avant chaque grande conférence patriotique mais ne se rétractant jamais, légèrement pessimiste depuis ses dix-huit ans¹⁰, mais rebondissant toujours avec plus de vigueur, est doué d'un dynamisme presque surhumain. Ce qui l'amenait à écrire à 79 ans devant le dolorisme de plusieurs des siens pourtant plus jeunes que lui : « *l'on ne fera jamais de moi un pessimiste, encore moins un défaitiste. Les hommes de foi n'ont pas le droit de démissionner de l'espérance* »¹¹. Enfin, cet historien aux idées fortes, ou nouvelles, reste foncièrement conservateur.

Non, il n'est pas facile d'immobiliser l'image de l'homme de recherche, vigoureux et résolu jusqu'à l'entêtement, et de l'imaginer tout à coup assis à une table de travail, qui écrit, qui transcrit durant des heures et des heures, durant des années et des années, et jusqu'à quelques minutes avant sa mort à 89 ans.

Malgré tout nous avons la chance des inédits, une tradition orale étonnante, des témoins vivants qui ne manquent pas non plus. Justement nous avons voulu dédier ces lignes à quelqu'un qui, à sa manière, reste le meilleur témoin de toute son oeuvre et de sa vie de chercheur : madame Juliette Lalonde-Rémillard. Sans elle, sa nièce et secrétaire des années 1937-1967, en quel état seraient aujourd'hui les Archives sur lesquelles veille avec tant d'assiduité la Fondation Lionel-Groulx ?

— I —

Revenons à Lionel Groulx, le chercheur, l'historien quotidien. Un *vrai chercheur* ? Oui, mais avec les possibilités et les techniques parfois artisanales de son époque. Homme du document et du manuscrit avant tout. Son amour du document vise moins la collection, ou même le goût du patrimoine, que sa signification historique et culturelle ; il y trouve et la source de l'information et la citation pour ses cours et conférences. Il aime *ses citations*, même si elles se prolongent, car elles réaffirment l'hypothèse initiale de « l'avocat » comblé par le dossier qui fait la preuve.

Combien d'heures a-t-il passées dans les bibliothèques et avec ses livres à établir ses « dossiers » ? Une vie plutôt. La bibliothèque

¹⁰ « J'ai toujours du noir au fond de l'âme », *Journal intime*, 1896, p. 70 (inédit).

¹¹ Cf. *Spicilèges*, 1957 (inédit).

qu'il a davantage fréquentée est la Bibliothèque Saint-Sulpice devenue depuis la Bibliothèque Nationale du Québec. Il y vient si souvent que son conservateur, Aegidius Fauteux (†1941) décide de lui offrir un salon de recherche sur place.

Nous n'oublierons pas non plus sa bibliothèque personnelle au 261 avenue Bloomfield, à Outremont, où se trouvent les livres qu'on lui envoie, ceux qu'il achète lui-même, tous ses instruments de travail, ses sources retranscrites, ses dictionnaires, ses « références ». Quelle thèse magnifique il y aurait à faire sur la bibliothèque de Lionel Groulx, historien. Car ses livres, il les a lus. S'il fait un compte rendu de livre, on est certain qu'il l'a lu aussi car les livres qu'il a lus ont été soulignés, notés ; parfois il les résume d'une page ou deux, ou encore indique les chiffres de pages à relire. Lecteur vivant, bibliothèque vivante¹² !

Son goût pour les archives est peut-être encore moins connu. C'est qu'il aime avec la ferveur d'un antiquaire l'édition princeps, l'autographe qui personnalise davantage le document. Sans compter les nécessités concrètes de son métier, l'historien qui ne serait pas un jour ou l'autre archiviste, le serait-il vraiment ? Groulx donnera lui-même, déjà en 1929, des leçons sur l'archivistique, les répertoires, sur la bibliographie à ne pas manquer. Aussi le retrouvons-nous souvent aux dépôts d'archives, à Ottawa en particulier, bien qu'il ait travaillé aussi aux archives de Paris (1921), à Londres (1921), au Manitoba (1928). Sait-on qu'il a, surtout durant les années 20, consacré au moins huit vacances, été et hiver, et à ses propres frais, à séjourner aux Archives Publiques du Canada à Ottawa pour y transcrire à la main des centaines de documents. Quand plus tard sa nièce l'accompagne, elle se souvient d'avoir même dactylographié des livres entiers. Groulx chercheur ne peut pas se passer de documents, d'autant plus qu'à l'époque, l'oral et le visuel n'ont pas encore tellement prise sur l'information historique.

Un chercheur, mais un chercheur solitaire, assez unique en son genre. Guy Frégault l'avait dit le soir de sa mort : avec Lionel Groulx disparaît un des rares survivants de la race des chercheurs solitaires et autonomes qui représentent par eux-mêmes et dans

¹² Avec Patrick ALLEN, « La bibliothèque de Monsieur Groulx », dans *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 899-911.

leurs œuvres un univers culturel de premier plan, créateurs de leur propre destin en même temps que réflecteurs tenaces de la vie de toute une collectivité en mutation¹³.

Sans contrat, sans subvention, sans octroi ou près, sans équipe, il sera toute sa vie celui qui cherche plutôt que celui qui fait chercher. On le voit prendre des notes, faire des fiches, transcrire à la main des pages et des pages. Le Xérox n'est pas venu. D'ailleurs il croit que transcrire est aussi apprendre. Il ne sait pas dactylographier ; il déteste le dictaphone. Quand sa nièce et secrétaire intervient, il a déjà 59 ans et, en bon célibataire, quelques habitudes difficiles à changer. Il corrige et recorrige ses brouillons ; il faut recopier, retranscrire. Peu à peu, mais sur le tard, il s'habitue à dicter certaines de ses lettres en marchant. Ce chercheur était si habitué à tout faire par lui-même que lorsqu'il a créé, à 69 ans, sa *Revue d'histoire de l'Amérique française*, il était celui qui ajoutait les timbres et fermait les enveloppes. Lionel Groulx serait difficilement entré dans nos catégories de chercheurs subventionnés et numérotés. Sa vaste culture et sa mémoire si merveilleuse en auraient été comme annulées.

Il est LIBRE aussi. Il le dit et proclame. Libre de tout le monde, sauf de lui-même. Toujours debout, comme lorsqu'il parle, en croisade et jusqu'à la fin épris de franchise totale, il ne craint personne, ni aucune institution. Pas même l'institution qui pourrait le censurer. Libre des pouvoirs civils tout autant, il n'est pas gêné, bien que toujours poli, pour contester Monsieur Laurier qu'il estime, MacKenzie King qu'il n'aime pas du tout, M. Louis Saint-Laurent qu'il aurait voulu mieux aimer et M. Duplessis en qui il souhaiterait avoir au moins confiance. Seul Daniel Johnson (†1968) lui plaît vraiment. Les *Mémoires* sont, de ce point de vue, pleins de vantardises ou de réticences qui manifestent jusqu'à quel point Lionel Groulx a été un homme libre et sans pitié pour les esclaves de la politique, de l'argent et du pouvoir clérical même.

LIBRE parce que *pauvre*? Comment aurait-il pu s'enrichir avec tous ses voyages et séjours dans les bibliothèques, à ses frais toujours? De plus, il prend soin de sa mère de 1926 à 1937. Quand elle meurt en 1943, il reçoit à peine \$2 000.00 en héritage. À

¹³ *Ibid.* : 842-843.

l'Université, il est peu payé. La pension qu'il obtient de peine et de misère lui apporte environ deux mille dollars par année. En 1939, Radio-Canada qui a la réputation de bien payer refuse ses cours. Son testament indique davantage des droits à venir que des biens acquis. D'ailleurs il a déjà cédé beaucoup, y compris sa maison et de son vivant, à la Fondation Lionel-Groulx, qui deviendra dès lors une « propriété privée » à l'usage des historiens de son petit peuple. Peut-on être plus pauvre ? De toute façon, mieux vaut qu'il ne soit pas riche car il n'a guère le sens des affaires. Sa nièce encore une fois verra à tout. La seule question qui le préoccupe : « *Ai-je encore assez d'argent pour acheter d'autres livres ?* »

Il y aurait à résumer rapidement l'horaire quotidien de ce chercheur et écrivain hors pair dans toute notre histoire littéraire. C'est une manière de le rendre moins inconnu encore en le cernant au moment où il paraît si unique en son genre. 6:30 heures : lever et toilette. 7:00 heures : il dit sa messe. 7:30 heures : petit déjeuner. À la suite de certains accidents de santé, il a finalement pris l'habitude de s'allonger sur son lit une dizaine de minutes, puis il se lève, marche, en disant son bréviaire. À 8:15 heures il descend travailler, lit *Le Devoir*, ouvre un beau livre, les *Mémoires* de Saint-Simon par exemple, comme pour se mettre en route... À 10:30 heures, petite marche dans le Parc et il revient à sa table de travail. À midi sonnante, il est à table. Malheur à la cuisinière si elle est en retard ! Il prendra une bonne heure pour dîner ; il cause, écoute un peu, parle davantage, commente les événements. Puis c'est la sieste, une vraie sieste de célibataire ! À 14:30 heures, à sa table de travail jusqu'à 16:00 heures pour une autre petite marche qui le mène cette fois à l'église pour une visite de dévotion ; il revient au bureau et travaille de 16:30 heures à 18:00 heures. Souper, une marche encore ; il cause, il reçoit, il lit. Avant ses 80 ans il travaille beaucoup le soir. Maintenant, après un peu de télévision, il va au lit à 22:30 heures.

Jamais il ne voudra avoir le téléphone sur sa table, ni qu'on le dérange le matin à moins que ce ne soit bien urgent. Toujours les mêmes rites, à tous les jours. Même en vacances¹⁴ !

Mais derrière ce chercheur rangé et méthodique il y a un homme, un homme en chair et en os, « dévoré du besoin d'aimer »¹⁵,

¹⁴ Cf. Madeleine DIONNE, *ibid.* : 1013ss.

¹⁵ Avant-dernière page d'un *Journal* inédit : 24 sept. 1897 (*Cahier II* : 150).

comme il écrit dans son journal de collègue. Timide mais taquin aussi. Il aurait pu devenir pessimiste, hargneux et triste comme peuvent être parfois les timides. Mais non. Jeune il a vu la mort de près et il a été hanté longtemps par elle, mais il l'a acceptée presque amicalement. Dans sa vie d'homme, il aurait voulu mieux réussir, affirmer davantage son sacerdoce. Il a perdu des amis en cours de route : inévitable dans sa situation, surtout à cause de ses discours et de ses options politiques. Il a des mouvements de découragement, se demande parfois si toute sa vie n'aurait pas été un échec¹⁶. Il a l'impression que les Canadiens français ne savent pas mettre leurs talents en valeur ni prendre les bons tournants. Il craint parfois ses interventions publiques et il serait prêt à se taire. Mais ne craignons rien : il va reprendre le collier, il rebondit à la moindre occasion. L'amour du pays le réanime sans cesse. Le travail aussi. L'écriture, la parole, le succès. Cet homme de fer aime la nature, le printemps, les fleurs, les lilas et les roses. Par exemple, il adore prier au printemps, surtout devant le lac, à Vaudreuil, à Saint-Donat. La liturgie devant tout ce paysage l'émeut¹⁷. Groulx, cet inconnu, est finalement comme nous tous. Ni ses succès, ni ses nombreux amis, ni les discussions qui entourent la moindre de ses déclarations, ne l'empêcheront un jour ou l'autre de se sentir parfois « isolé et incompris »¹⁸.

— II —

Comment est-il devenu chercheur ? S'est-il improvisé subitement historien comme on était autrefois créé d'un coup professeur d'histoire, de chimie et de catéchisme ? Rien au début ne laisse, en effet, prévoir qu'il sera un jour notre second historien national. Au collège, il reçoit la formation classique que l'on sait : étude de l'héritage gréco-romain, culture générale, histoire de l'Europe, le tout filtré par la morale catholique et une apologétique qui invitent à résoudre les problèmes avant de les poser. Même si on dit à cette

¹⁶ Cf. *Spicilèges*, 29 avril 1959.

¹⁷ *Mes Mémoires*, I : 357-358.

¹⁸ « Celui qui accepte pour les siens un poste de guet, d'éveilleur ou d'éclaireur, si modeste ce poste soit-il, accepte volontairement un poste d'isolé et d'incompris » : (*Mes Mémoires*, II : 380).

époque que le cours classique mène au Paradis¹⁹, il se plaint des examens, de la discipline, il s'ennuie de la maison ; il apprend surtout à détester l'histoire, l'histoire du Canada en particulier. Ferland est enterré depuis 1865, on enseigne partout l'histoire de France. Et encore ! il s'agit de l'histoire que vivent Joseph de Maistre (†1821), Montalembert (†1870) et Louis Veuillot (†1883). Au Grand Séminaire, il étudie la théologie, en vitesse. Prêtre en 1903, le voilà à 25 ans « improvisé » professeur de Belles-Lettres, de Rhétorique et d'Histoire. De 1903 à 1906, pour rendre service, il rédige, en autodidacte, ses trois cahiers toujours inédits, de 469 pages, « à l'usage de mes rhétoriciens », intitulés : *Manuel d'Histoire du Canada préparé pour les élèves de Valleyfield, 1905-1906*.

En 1906, au nom du devoir d'état encore, il part pour Rome, pour y étudier la philosophie et la théologie ; mais il préfère la ville à la scolastique²⁰. Deux doctorats à la file : docteur en philosophie en 1907, et l'année suivante, mai 1908, docteur en théologie. À cette époque il souhaiterait bien devenir professeur d'histoire de l'art. Rome l'éblouit toujours : ville des souvenirs²¹ ! Que fera-t-il à son retour ? Prêtre depuis 1903, il a maintenant 30 ans et le 4 mars 1908, son évêque lui écrit textuellement : « Ce que vous aurez à faire à votre retour, je n'en sais rien ». À 37 ans, 1915, il ne sait pas encore quelle matière ni où il enseignera. D'ailleurs, depuis 1909 et jusqu'en 1915, à Valleyfield, il enseigne tour à tour ou plutôt en même temps et le latin et les belles-lettres et l'histoire.

L'Histoire ! Voilà qu'il se met à fréquenter les grands noms de l'époque. Ses premiers *maîtres* ? Il n'a jamais aimé ce mot. Ce sont Augustin Thierry (†1856), Guizot (†1874), Michelet (†1874), Fustel de Coulanges (†1889), Albert Sorel (†1906), Godefroid Kurth (†1916), Pierre de Nolhac (†1936), Georges Goyau (†1939), Gonzague de Reynold (†1970), Louis Gillet (†1943), Louis Madelin (†1956), Henri-I. Marrou (†1976), Pierre Gaxotte (†1978), et le dernier sur lequel il ait écrit une étude, Pierre de la Gorce (†1934). Entre temps, F.-X. Garneau (†1886) l'enchanté. Historiens généralistes pour la plupart. Leur façon globale de voir les êtres et les événements lui plaît, ainsi que leur manière de raccorder les faits à

¹⁹ *Journal intime* (inédit), 19 nov. 1896, p. 176 ; *Mes Mémoires* I : 45ss.

²⁰ Cf. *Spicilèges*, 1907.

²¹ *Ibid.*

l'idéologie, à l'histoire universelle et de relier histoire événementielle et histoire des institutions. Son admiration pour Fustel de Coulanges vient de là. Les grands horizons l'ont toujours plus attiré que les creusages en vertical.

1913. Il a 35 ans. À celui qui avait rêvé d'être journaliste, arrive l'événement qui changera sa vie. *Le Devoir* du 2 octobre 1913 a publié la longue lettre qu'il vient d'écrire à Henri Bourrassa sur l'enseignement de l'histoire dans nos collèges. Son texte fait sensation, si bien que deux ans après, à 37 ans, et à raison de \$10.00 la leçon, Lionel Groulx, invité spécial de l'Archevêque de Montréal, donne cinq grandes conférences publiques à l'Université de Montréal sur *Nos luttes constitutionnelles*. Il est lancé, il se lance, se recycle à 39 ans, prend une licence à l'Université, puis une maîtrise. Il obtiendra son doctorat en histoire à 54 ans, en 1932.

Bourrassa l'appuie. On l'appelle déjà le *Sauveur de la race* et il accepte le titre. On l'aime, on le craint. Il synthétise à lui seul le rêve de plusieurs Canadiens français de l'époque d'être à la fois homme public, orateur, historien, catholique, nationaliste. Olivar Asselin, qui a l'habitude de choisir ses mots et ses compliments, l'appelle déjà en 1923 : « maître de la recherche historique, maître de style, maître de vie spirituelle, maître de réflexion et d'énergies patriotiques »²².

Quand plus tard, dans ses *Mémoires*, Lionel Groulx veut se souvenir de ceux qui l'ont formé à la recherche historique, il voudrait d'abord oublier ses maîtres de collègues, ces séminaristes souvent improvisés professeurs, gardiens de dortoir et dicteurs de résumés, pour se rappeler presque affectueusement le Père Mandonnet, dominicain, et des cours non obligatoires qu'il a suivis à Fribourg en 1907 :

« Qui m'eut dit qu'en écoutant le célèbre médiéviste, le plus réputé peut-être de son temps, je prenais opportunément un excellent cours de méthodologie ? Ce sera bien là pourtant, au pied de la chaire du savant dominicain, disséquant avec une magnifique maîtrise ses textes du Moyen âge, que le *rédacteur improvisé* du petit *Cours d'Histoire du Canada* pour ses rhétoriciens de Valleyfield, apprendra l'extrême rigueur de la fameuse discipline, et en particulier l'art de traiter un document.²³

²² Olivar ASSELIN, dans *L'Œuvre de l'Abbé Groulx* (Montréal, 1923), 95.

²³ *Op. cit.*, I : 151.

Ce n'est pas un hasard non plus qu'étudiant le Moyen âge avec le Père Mandonnet, il éprouve aussitôt le goût des origines françaises. Dois-je introduire ici une confidence : c'est en tant que médiéviste que j'ai rencontré Groulx pour la première fois. C'était en 1954. Nous étudions chacun à notre manière, *lui* la genèse du Régime français, les projets de féodalité en Amérique française et moi, la genèse médiévale de la France moderne. Or, nous n'avions même pas besoin de nous expliquer oralement pour nous comprendre²⁴. Nous appartenions tous les deux à l'Ancien Régime comme l'a si bien résumé Marcel Trudel²⁵ ; nous étions de deux générations d'historiens, mais rattachés au même passé lointain et surtout à la même et toujours étonnante culture française pour qui nous avons une admiration quasi inconditionnelle.

En résumé, je dirais que Groulx, « venu ou plutôt amené à l'histoire »²⁶, a été sur le tard nommé d'autorité historien du Canada comme il a été nommé tour à tour professeur de grec et de latin. Il n'a guère reçu de formation spécialisée et comme on faisait trop souvent à l'époque, on a laissé à la Providence, c'est-à-dire à des forces plutôt imprévisibles et aériennes, de décider à mesure de sa carrière cléricale. Heureusement que nous avions affaire à un homme de devoir, cultivé, actif, consciencieux, ambitieux et surtout volontaire.

Lionel Groulx, autodidacte ? Presque. Car c'est plutôt une **FORMATION PERSONNELLE CONTINUE**, doublée d'une grande capacité de travail, qui fera de Lionel Groulx un vrai chercheur. Son appétit de savoir, ses retours périodiques aux sources, son goût des archives, ses séjours en bibliothèques, ses recours à la bibliographie courante, ses abonnements à de nombreuses revues, son amour des faits et le goût de les encadrer largement par toutes sortes de considérations ethno-culturelles pour un meilleur éclairage du lecteur et de l'auditeur, viennent rejoindre, nous le verrons, toutes sortes de motivations immédiates plus ou moins avouées qui l'ont entraîné vers l'historiographie de son peuple.

²⁴ Voir les propos de Lionel Groulx sur notre connaissance du Moyen âge, dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 3 (1949) : 287-288.

²⁵ « L'homme de ma génération, homme d'Ancien Régime », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 47, (1978) : 251-269.

²⁶ Cf. *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 903.

Évidemment la première tendance de Groulx est plutôt l'historiographie globale des sociétés, histoire à longue durée, par larges recoupements horizontaux ; il aime cerner par événements et dossiers les rapports entre la *mémoire et le sacré*, comme dirait Chaunu, les rapports vécus par notre peuple entre langue et foi, race et religion, croyance et culture, âme et patrie. Les liens entre le passé de ses ancêtres et le devenir des vivants, entre l'héritage reçu et la culture d'ambiance, l'amènent à considérer sérieusement et à critiquer les rapports de force et de faiblesse d'un pays mal fédéré puisqu'il ne l'est qu'au niveau des institutions économiques et politiques. Raconter c'est aussi éclairer. Pas de vrai manuscrit sans enluminure, dirait le Moyen âge. On est loin de l'histoire quantitative, des espaces restreints de l'informatique et du structuralisme. Ne lui avait-on pas demandé un jour, au tout début de sa carrière universitaire, en 1915, pour l'École des Hautes Études commerciales de Montréal, à \$8.00 la semaine cette fois, d'enseigner et « l'Histoire du Canada et l'Histoire universelle et l'Histoire du commerce, depuis le commencement jusqu'à nos jours »²⁷.

Fort heureusement, il apprend vite qu'en historiographie et en bonne pédagogie tout commence et finit par le *document*. Mais le document pour lui est autant le signe que le signifié : autant l'événement que l'idéologie qui le sous-tend. Au document il demande des faits et suppose des idées. Ou c'est le contraire. Il n'est pas toujours facile, d'ailleurs, de cerner la manière exacte dont Lionel Groulx fusionne sa connaissance des documents, ses lectures parallèles, l'actualité, son besoin d'éveiller et ses rêves d'action patriotique. Sa formation continue lui permet beaucoup de souplesse dans la coordination des faits et des perspectives. À 80 ans, il reprenait la lecture de ses classiques afin de mieux maîtriser son métier et ses ambitions de chercheur de plus en plus attiré par l'hypothèse d'un État français en Amérique du Nord.

Nous avons déjà parlé de ses séjours nombreux dans les bibliothèques, les archives. Il fréquente en outre les musées, les expositions culturelles. Il s'entoure de livres et de revues. Rien n'est étranger à sa curiosité, ni à sa science. Car il a pour son dire, et jusqu'à sa retraite de Vaudreuil, que l'historien ne doit — tel l'athlète — jamais s'arrêter. Il lit, il transcrit, il note. La nuit, parfois

²⁷ *Mes Mémoires*, 1 : 260.

il se lève pour noter.

Jusqu'à la fin, avec la même écriture angulaire et fidèle comme son cœur, il transcrit, écrit. Dans les *Spicilèges*, je lis ces notes inédites et autographes, pour le 13 février 1945: « *Longueur des recherches — cent ans de vie ne suffiraient pas à épuiser la documentation... Comme nous avons besoin de penser grand et de penser fort !* »²⁸.

À son avis le chercheur par excellence est l'historien²⁹: « *Un homme par vocation de métier et plus que personne continuera de rassembler ces signes, ces vestiges, d'en opérer la synthèse, de marquer les nouvelles étapes de l'être merveilleux doué de cerveau et de pensée, en route vers une destinée de perpétuel dépassement. Cet homme ce sera l'historien*³⁰. » Il vient d'avoir 70 ans, quand il écrit ces lignes de fierté en 1948.

Chercher, oui, mais pour trouver aussi. Non qu'il s'enorgueillisse de ses découvertes. Un quart de siècle, disait-il, et votre œuvre est dépassée³¹. Un historien est enterré vivant: c'est son épreuve et en même temps sa dignité. Quoi qu'il en soit, il doit persister à chercher³². Pourquoi? C'est le devoir des historiens canadiens-français et québécois par surplu, d'être lus et... compris. Il se vante maintenant! Comme il est heureux que ses recherches deviennent des livrés, des livres qui sont lus.

Il sait aussi que certains se moquent... Jacques Ferron lui reprocherait de ne pas mourir. C'est au nom des siens que le matin même de sa mort, il rédige ces mots de guerre pour le lancement de *Constantes de vie* à 17:00 heures; il veut défendre les services que le chercheur doit rendre aux siens: « *Cela pourrait prouver à mes jeunes contemporains qui reprochent à nos vieux de sentir le moisi qu'il n'est pas si facile d'être de l'actualité. La Bruyère se plaignait*

²⁸ Il s'agit de quelques notes de travail jetées au hasard sur une feuille blanche et retrouvée près de son lit de mort.

²⁹ En particulier son Discours au dîner de la Fondation L.-Groulx, 3 février 1960 (manuscrit): voir note 4.

³⁰ *Expériences d'historien*, Radio-Canada, notes de l'auteur, p. 38: dans *L'Action Nationale*, 57 (1968): 930-931.

³¹ *Supra*, n. 26.

³² H.-I. Marrou (†1976) fait paraître à Paris, en 1954, aux éditions du Seuil, *De la connaissance historique*, souvent réédité depuis. Ce livre, largement souligné, fait désormais partie de sa vie d'historien et il le citera souvent.

d'être venu trop tard»... Ce furent probablement les dernières lignes qu'il ait écrites. Quel lutteur !

Pour que son petit peuple soit informé au fur et à mesure, il n'hésitera pas à vulgariser son savoir, à radiodiffuser, à venir à la télévision s'il le faut. Ce goût de la vulgarisation rejoint celui qu'il a de mettre la recherche au service de TOUT son peuple quel qu'il soit. Ce vulgarisateur reste toujours noble, bien informé, poli, jamais vulgaire, parce que le peuple a droit, selon lui, à une phrase française correcte... Même son style est au service des siens.

Publier, mais pas n'importe comment. Un autre devoir de la recherche serait de vérifier à mesure ce qui est écrit et dit dans les sources et les documents. De ce point de vue il est intraitable jusqu'à l'impatience. Si un document manque à l'appel, toute la maison le sait. Il vérifie ses références, ses citations, recommence ses rédactions, revient sur une virgule, se reproche de trop mal écrire. Mais il n'est pas pour autant l'homme des *rétractations*. Ce qui est écrit est écrit. Il a dit ce qu'il avait à dire. Le chercheur ne fait pas la cour à ses lecteurs. La plus grande politesse de l'écrivain est encore de dire ce qu'il pense, tout en acceptant de ne pas être toujours compris, ni même accepté. Peut-être faudrait-il ajouter ici que sa formation continue commencée au collège en 1904, alors qu'il donne déjà une conférence sur le travail, est pour lui une manière de vivre.

Sa santé n'est pas si excellente. Dès 1889 elle est mise à l'épreuve par un régime alimentaire de Grand Séminaire qui rend sa digestion difficile; il est souvent incommodé par la suite. En 1957 une thrombose cérébrale le brise; en 1964, il est hospitalisé pour une broncho-pneumonie. On sait le séjour tragique à Assise et le nouveau séjour à l'hôpital à son retour. Le médecin intervient. Pour ne pas travailler (sic !), il rédige ses *MÉMOIRES* de 1958 à 1967. Et il fallait cette thrombose coronarienne aiguë du 23 mai 1967 pour l'empêcher d'être présent au lancement de *Constantes de vie*, le soir même de sa mort. La veille, il terminait le texte promis à M. Victor Barbeau. Sur sa table près du lit, un livre, plusieurs livres ouverts : son habitude est de varier les lectures.

Quels sont les livres qu'il est en train de lire durant les derniers jours qui précèdent sa mort ? La veille au soir, vraisemblablement, il a lu quelques pages de *Créés dans le Christ Jésus* (Paris, éd. du Cerf, 1966) du Père Bernard Rey, o.p. : le signet est à la page 19 et les

derniers mots annotés sont « les grands axes de la doctrine ». En train de lire aussi : *Le Christ d'après s. Thomas d'Aquin*, du Père Schwalm, Paris, Lethielleux, 1939 ; *l'Introduction au Nouveau Testament, Histoire littéraire et théologique* de Ch. H. Schelkle, Paris-Tournai, Casterman, 1965 et il est à la page 147 ; *Les Carnets de Notes* de Jacques Maritain, Paris, Desclée de Brouwer (1965), lus jusqu'à la page 253 ; *Sainte-Beuve* dans l'édition de la Pléiade, 1951 ; *Le Mystère de Charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, Paris, Gallimard, (s.d.).

— III —

Il nous reste à savoir les raisons profondes, avouées ou pas, de ces activités innombrables et continues. Aussitôt, à la manière des années 30, nous distinguerons entre les raisons strictement humaines ou temporelles, et les motivations religieuses ou spirituelles, tout en cherchant à vérifier à mesure ce qu'il en dit lui-même quand il sent le besoin de justifier une attitude, une croyance, un point de vue plus discutable.

Les motivations *humaines* sont toujours les premières. Sont-elles instinctives, le fruit d'un héritage, le produit d'une culture ? Questions d'autant plus sérieuses que Groulx sait ce qu'exige la recherche historique et ce qu'il en faut pour tenir tête à un milieu qui n'est pas habitué à ce genre de littérature pointillée de notes et références. « Matière mouvante, fuyante », « œuvre presque surhumaine » : ce sont ses mots à lui. Pourquoi lui, prêtre, s'occuperait-il à vivre de documents d'archives souvent profanes ? « *Au reste*, dit-il le 3 février 1960, *je ne me fais pas d'illusion sur la portée et sur le sort d'une œuvre historique... Il n'en est pas de si rapidement démodée*³³. »

Une première motivation « temporelle » viendrait du fait que Lionel Groulx est depuis son enfance un homme avide de savoir et fort curieux de tout ce qui arrive. Il aime l'événement, le fait, tout autant qu'il aime son rang des Chenaux, sa terre, les paysans, les souvenirs, les ancêtres, les fondateurs, la tradition, et tout ce que le document véhicule et synthétise. Nous n'oublions pas ici que deux livres, parus tour à tour en 1916 et 1920, ont dominé les premières heures de sa réflexion : les *Rapailages* qui viennent d'ailleurs d'être

³³ Voir note 2, « Pourquoi avoir tant aimé l'histoire ? », dans *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 925-935 ; avec Jean Genest, « Une vie de travail et d'amour », *ibid.* : 1039-1115.

l'objet d'une réédition en 1978 et *Chez nos ancêtres*. À notre avis, et comme il arrive pour tout créateur, rien ne s'explique sans ses origines paysannes, sans son enfance.

De plus, le fait d'avoir vu la terre, d'avoir œuvré avec elle, d'avoir vu comment la terre bien labourée obéit à la main qui la travaille, l'impressionne beaucoup et lui donne le goût du travail. Non seulement une de ses premières conférences publiques à Valleyfield, le 12 mars 1904, s'intitule : *Le travail*, mais le roman qu'il projette d'écrire, en 1903, s'intitule : *Labour d'automne*. Groulx ne naît pas historien, il le devient. Sa motivation ne peut pas être l'histoire comme telle, car jusqu'en 1905 il a détesté cette matière ouvertement. C'est autant le besoin du souvenir que l'amour du travail qui lui ont donné cet amour de la recherche et cette continuité dans l'effort jusqu'aux dernières lignes écrites le 23 mai au matin.

Une autre motivation, humaine encore, est son amour indéfectible pour la jeunesse d'ici. Jusqu'à la fin encore, puisque le 22 mai il avait rencontré un étudiant venu d'Ottawa, l'amour des jeunes l'entraîne, le pousse. Pour eux il rédige son premier *Manuel d'Histoire* qui fut son premier prétexte à la recherche historique. C'est à travers eux et pour eux qu'il accepte, par obéissance d'abord et par plaisir ensuite, de devenir le *chercheur* qu'il fut. Il s'agit non d'une vocation théorique, préméditée, instinctive, mais d'un appel personnalisé. Car ses étudiants de rhétorique qui ont besoin d'un manuel, ce sont des collégiens des collèges laissés à eux-mêmes ; il vient à leur secours, il y trouve sa mission, sa « vocation » d'éveilleur de la jeunesse. Qui vient écouter ses premières conférences d'Université ? Surtout des jeunes. D'ailleurs *Mes Mémoires* confirment amplement. Il se sent obligé aux jeunes canadiens-français. Une *Croisade d'adolescents*, en 264 pages, préconise déjà l'apostolat du « camarade par le camarade ». La livraison de *Le Semeur*, mars 1910, reproduit son article de la *Revue de la Jeunesse*, de Paris, intitulé : *L'âme de la jeunesse canadienne-française*.

Par devoir, en autodidacte plutôt et face à la réalité canadienne, à cause de son amitié ferme pour les jeunes d'ici, Groulx s'enthousiasme pour l'histoire et les historiens à qui il accorde plus tard tous les mérites³⁴.

³⁴ *Ibid.* : 931ss.

À mesure qu'il fréquente les jeunes... et les archives, il devient plus admiratif encore. Il éprouve le *goût de la mémoire collective*, comme dirait Le Goff. *L'appel de la race ! Notre maître le passé ! Pour bâtir ! Notre grande aventure ! Chemins de l'avenir !* Peuple merveilleux qui, envers et contre tous, s'est bâti dangereusement une existence, une âme, une mentalité. Après le couple guerriers et paysans qui ont façonné la première Europe, voici le couple paysans et prêtres qui prennent la relève dans un milieu qui leur est, économiquement parlant, étranger pour ne pas dire hostile, et font le Canada français. À mesure qu'il découvre les textes qui nourrissent sa perspective de sauveur de la race, il écrit, parle, gesticule, intervient. À lui seul, *L'Appel de la race*, son livre préféré, dit déjà tout ce qu'il a dans le cœur. Oui, ce peuple mérite qu'il lui donne sa vie de chercheur : peuple *français* et *catholique*, à deux titres au moins appelé à durer, à devenir spiritualiste, et en un sens universel pourvu qu'il soit fort, courageux et reste lui-même³⁵.

Quant aux raisons plus spirituelles³⁶ de sa recherche, plusieurs vont de soi dans la perspective sacerdotale qui est la sienne. Elles sont les premières avouées et c'est volontairement que tous ses livres portent la signature : *Lionel Groulx prêtre*. Sa vie, toute sa vie, il veut la mettre au service de l'Église. Sa première motivation est sans contredit un service communautaire qui s'adresse d'abord à l'Église dont il est prêtre, service concrétisé par l'obéissance totale à son évêque avec le sens d'un appel privilégié à servir les siens au niveau de la signification spirituelle de l'histoire. Son amour du document et du vieux texte vise moins le patrimoine que la signification historique immédiate de l'événement. Pour abréger, relisons un paragraphe de son testament, écrit en 1957 et jamais altéré depuis :

Je laisse à mes parents et amis ce court message : prêtre, j'ai fait peu de ministère auprès des âmes. Ce fut l'une des nostalgies de ma vie. Je m'en suis consolé en me rappelant que je n'avais choisi, ni ma carrière, ni mon devoir. J'ai accepté le choix qu'en ont fait pour moi mes supérieurs ecclésiastiques. Une autre de

³⁵ Plutôt désarmant, *Chemins de l'avenir* paru chez Fides en 1964, 164. ; mais à situer et à lire dans le contexte socio-culturel d'une époque d'interrogations sur tous les fronts. Cf. Serge GAGNON, « Pour une conscience historique de la révolution québécoise », dans *Cité Libre*, 16 (1966) : 4-19.

³⁶ Cf. « Lionel Groulx et ses croyances », dans *Hommage à Lionel Groulx* (Montréal, Leméac, 1978), 95-118.

mes consolations, ce fut la conscience de travailler pour la survivance du Canada français : petit pays et petit peuple qui, parce que catholique, m'ont toujours paru la grande entité spirituelle en Amérique du Nord. De ce point de vue qui fut celui de toute ma vie, on pourra s'expliquer, je crois, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai fait, et de même pourra-t-on comprendre que parfois je l'aie fait passionnément...³⁷

Mais faut-il toujours le prendre au mot lorsqu'il simplifie ainsi ses raisons spirituelles ? Je ne le crois pas. Il faudrait plutôt, à mon avis, remonter encore une fois à ses premières œuvres, à son journal d'étudiant même. Avant d'être prêtre, Groulx était déjà croyant, déjà nationaliste, héritant de ses parents tout un passé religieux souvent héroïque. Sa mère qui lui parle de Dieu, fait le catéchisme à la maison, et sa foi l'entraîne à tous les dévouements domestiques possibles. Sa mère lui a aussi dicté des attitudes et dès ses premiers contacts avec l'enseignement de l'histoire, s'allie à jamais « la langue et la foi », comme il disait en 1932, et l'une et l'autre mêlées dans une sorte d'union mystique »³⁸.

La langue est un combat à mener tous les jours ; la foi est un défi, un pari, une aventure. Il faut que ces jeunes étudiants soient comme lui aventuriers de la foi³⁹, capables de défis et de courage, bien au-delà d'une religion à morale. Groulx est davantage attiré par la mystique des héros chrétiens. Le catholicisme du simple pratiquant autant que l'air triste de ses anciens maîtres-clerics le révoltent. Le seul catholicisme qui lui plaise est celui qui, incarné à la manière de son fondateur Jésus, assume en adulte tout l'homme, le provoque jusqu'à l'impossible, l'identifie, le hiérarchise, l'éduque à devenir universel et orienté⁴⁰. *Langue et foi* vont de pair. L'histoire impose cette double réalité et toute amputation de l'une ou de l'autre affaiblit la race pour ne pas dire davantage. L'historien Groulx donnera sa vie aux deux réalités à la fois comme on donne sa vie au pays et à sa foi.

Sa foi, elle est incarnée dans une Église, comme la langue l'est dans un peuple. Cette Église, dont il a pourtant beaucoup souffert,

³⁷ Cité d'après *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 889.

³⁸ Cf. *Le français au Canada* (Paris, Delagrave, 1932), 227.

³⁹ *Spicilèges*, 1959.

⁴⁰ Voir « Lionel Groulx et ses croyances », dans *Hommage à Lionel Groulx*, 103ss.

reste à son avis une institution extraordinaire, une autre chance d'avenir à ne pas écarter surtout si on vit déjà un destin tragique. Une société capable de durer à travers tant de crises et durant 2 000 années peut assurer la survie d'un petit peuple. Principe étonnant d'action, capable de mobiliser beaucoup d'énergie, l'Église catholique saura associer, s'incarner, hiérarchiser ; elle assumera tout l'homme d'ici pour le lancer vers l'impossible ; elle reste ainsi un facteur étonnant de cohésion et de survie à ne pas manquer. Lionel Groulx serait même prêt à dire que les nations catholiques ne meurent pas. En outre l'Église catholique est pour l'autonomie des nations et la diversité est loin de lui faire peur, puisqu'elle est le principe même de son unité. Autant de raisons de se passionner pour l'histoire de son petit peuple *catholique* et de sa mission unique en Amérique du Nord⁴¹.

Il s'enthousiasme, ne recule devant aucun adjectif pour célébrer, encourager, avertir son petit peuple. Ses propos peuvent réchauffer le plus froid de nos hivers. Pourquoi les Canadiens français ont-ils duré ? Qu'est-ce que Dieu a dans la tête ? Pour quel dessein providentiel existerions-nous ? Comprenons le sens de ses questions. Au moment où il les pose, le Canada français n'est pas autant identifié qu'aujourd'hui et Québec demeure une réserve. La plupart des Canadiens français sont catholiques. Leurs missionnaires parcourent l'univers. Orgueil, fierté, tout y passe quand il s'agit d'expliquer face au monde, à la Sorbonne à Paris, pourquoi il vaut la peine d'étudier le fait français en Amérique. Un vrai miracle ! *Gesta Dei per francos !* Allons communier aux intentions de la Providence⁴².

Voilà à notre avis quelques premières raisons spirituelles de sa recherche. D'autres viendront, avec le métier et le succès qui rassurent toujours : elles sont conséquentes plutôt à celles que nous avons dites. Par exemple, le goût d'écrire, l'amour de la culture, l'amour fanatique des siens, le culte des fondateurs de son Église. Nous n'oublierons pas non plus que cet homme est ambitieux et qu'il veut réussir, s'imposer. Chacun sa manière d'être ! Ses

⁴¹ *Ibid.*, 95-118, en particulier, 100-106.

⁴² Ces propos et arguments font la substance même de son oeuvre. Lire Richard ARÈS, « Catholicisme et nationalisme, en une synthèse vivante », dans *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 936-947.

recherches à lui finissent toujours sur le forum. Il aime écrire, il est lu, édité, réédité. Peu d'historiens goûtent à la renommée autant que lui durant leur vie. Cela le stimule.

Pourrait-on devenir plus indiscret encore et supposer des raisons plus personnelles ? Cet homme est petit et il aurait comme un besoin de s'imposer. Il veut venger Riel dont il a appris la triste histoire par sa mère. Un psychanalyste avisé commenterait sûrement ses promenades dans les cimetières et son amour des ancêtres.

D'autres se chargeront de dire si le nationalisme de Groulx n'est pas aussi une fixation à la mère, un retour au sein maternel... Parvenu aux ultimes frontières de l'inconnu, il serait pour le moins téméraire de poursuivre et nous nous arrêtons ici.

*
* *

Vaudreuil, le mardi matin 23 mai 1967. Sept heures : une thrombose coronarienne aiguë. À sept heures et trente minutes, il est déjà mort. Or, la veille, le lundi 22 mai, à dix heures du matin le cinéaste Pierre Patry l'avait surpris en train de désobéir — une fois de plus ! — à son médecin : à genoux dans son jardin il plantait un bégonia⁴³. À 89 ans ! Le même jour, dans l'après-midi, il avait reçu un jeune étudiant venu d'Ottawa pour le consulter ; cet étudiant portait le nom symbolique de De Salaberry. Le matin même de sa mort il a rédigé quelques notes pour le lancement de 17 heures chez Fides dont l'une est pour dénoncer ceux qui l'accusent de sentir le moisi. Encore prêt à se battre !

Mais il se meurt ! Mourir au printemps⁴⁴, la saison des résurrections, sa saison préférée, si importante aussi en liturgie ; mourir en mai qui est son mois préféré⁴⁵, mourir au temps des semences ! Plus merveilleux encore : mourir à l'aurore à l'heure exacte prévue par son testament que je cite une dernière fois :

⁴³ Cf. *L'Action Nationale*, 57 (1968) : 967-968.

⁴⁴ Tout jeune il avoue même prier mieux au printemps : *Journal intime*, 13 avril 1896, p. 73 (inédit).

⁴⁵ *Ibid.*, 1er mai 1896 : « O Mai !... », 28 alexandrins.

« *Quand on n'a pas fait de sa vie tout ce que l'on aurait souhaité, il reste à faire au moins bon usage de sa mort. Une fois de plus, et en toute simplicité, j'offre la mienne pour l'Église, pour les causes que j'ai aimées et que j'aurais voulu mieux servir. Ma mort, je l'accepte comme la grâce d'en-Haut m'accorde de le faire et depuis longtemps, telle que le Bon Dieu voudra me l'envoyer, au jour, à l'heure de son choix. Qu'Il m'accorde seulement de l'accepter de sa main comme une suprême offrande : ma dernière messe de prêtre*⁴⁶. »

Tel que prévu, tel arrivé ; à l'heure exacte, sa dernière messe c'est sa mort. Même Dieu n'a pas osé lui tenir tête !

Tel fut *Lionel Groulx prêtre*, historien, homme de recherche et du document écrit, nationaliste et, comme nous disions à sa Fête de Dollard, *mort pour la patrie !*

⁴⁶ *L'Action Nationale*, *ibid.* : 889.